

Voici ce que dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre*** (*journal d'un diplomate américain*) en date du

27 août 1914

Je reviens d'Anvers ; j'ai traversé les lignes à l'aller et au retour ; nos télégrammes pour Washington sont partis ; mais tout cela ne s'est pas passé sans quelques aventures.

De la journée du 23 je me souviens seulement que c'était un dimanche, et que le canon tonnait vers l'Est, dans la direction probable de Wavre et de Namur. La journée était brumeuse. Des troupes allemandes continuaient à traverser la ville.

Mon petit général von Jarotzky continue à faire claquer ses talons et à promettre tout ce qu'on lui demande. Mais cela ne nous avance guère. Nous tournons en rond et, jusqu'ici, nos télégrammes n'ont pas été plus loin que l'hôtel de ville. Pour qui a la tête près du bonnet, ce jeu devient énervant. La seule solution est d'aller à Anvers et d'envoyer nos câblogrammes de là. Ceux-ci définitivement rédigés, nous faisons une dernière tentative auprès du général. C'était le lundi matin. Il fut, comme toujours, aimable avec effusion ; il avait décidé – dit-il – de réserver à notre usage une ligne télégraphique militaire qui nous permît de communiquer avec Washington via Berlin. Mais

l'expérience nous rendait sceptiques. Nous avons exposé franchement nos projets au général, il n'en est pas moins tout en sourires aimables et désireux de plaire. Il me fit un imposant passeport, signé de sa main, cacheté de son sceau. Le bourgmestre rédigea une non moins belle lettre pour mon arrivée aux lignes belges. Reste au Ciel à prendre soin de moi quand je serai entre les lignes. Et le Ciel prit soin de moi pour ne pas être en reste avec les Belges et les Allemands.

Nous comptions partir dans la matinée, mais une chose après l'autre nous en a empêchés. D'abord, il fallait retrouver nos reporters qui avaient de nouveau disparu. Morgan arriva tranquillement dans la matinée dire que lui et Davis avaient voulu voir par eux-mêmes si l'on se battait près de Hal ; ils étaient tombés au milieu des forces allemandes qui marchaient vers Mons. Comme il ne se passait rien ni à Hal ni à Enghien, Morgan estima qu'il avait assez marché ce jour-là et revint à Bruxelles. Quant à Davis, il jugea, lui, qu'il était trop près du front pour abandonner la partie. Avec une sagacité digne de Sherlock Holmes, il fit le calcul qu'en se joignant à ces troupes, il arriverait à connaître l'emplacement des armées françaises et anglaises. Morgan fut si peu frappé de la justesse de ce raisonnement qu'il laissa Davis, en quête d'aventures, continuer à faire des grands pas derrière un fourgon à munitions.

Sortis de leur mésaventure de Louvain, McCut-

cheon, Cobb et Lewis s'embarquèrent dans une autre expédition. Il n'y a, bien entendu, ni auto ni voiture à louer pour aucun prix, mais ils trouvèrent deux vieilles bicyclettes et une voiture à âne. Cobb, dont le poids dépasse largement la moyenne, se hissa gracieusement sur la voiture à âne, tandis que les deux autres pédalaient à ses côtés. Ce groupe était peu banal. Il fit un départ en grand style. Mais la liste s'allonge chaque jour des gens qui sont emprisonnés et fusillés comme espions ; et le temps manque pour faire des enquêtes approfondies sur les cas d'individus qui se promènent dans les lignes et peuvent à peine donner une explication plausible de leur présence. Aussi ne suis-je pas sans inquiétude sur le sort de mes amis.

En attendant la fin des formalités nécessaires à mon expédition, je m'achète un bracelet-montre et des lunettes. Je m'offre aussi un petit ours en baudruche, pour le fixer au radiateur en guise de mascotte. Ce petit ours avait un aspect si amusant qu'il a déridé les Allemands les plus renfrognés. A l'avant et à l'arrière de l'automobile, des pancartes écrites en français et en allemand devaient faire reconnaître une voiture de la légation des États-Unis. Et comme nous étions les premiers à tenter cette expédition, il était prudent de ne rien négliger pour éviter les coups de fusil ou les enfilades de baïonnettes.

Après avoir remis nos télégrammes au général

pour que, de son côté, il les fasse partir, Blount et moi, nous nous mettons en route à deux heures et demie. Nous roulons vers Vilvorde. Tout le long de la route, il y avait des troupes et des trains de munitions. Nous sommes déjà à moitié chemin de Vilvorde quand tout à coup, d'un plant de choux voisin, part une sorte de rugissement. Un homme d'une allure superbe, à cheval, chamarré de décorations, entouré d'une dizaine d'officiers, marche vers nous dans les choux. Il gesticule furieusement. Nous stoppons. Tous alors encerclent la voiture et le grand chef demande avec force gestes comment nous osons nous aventurer sur cette route. Mais, tout en hurlant à nos oreilles, il remarque la plaque sur le devant de la voiture : *Gesandtschaft der Vereinigten Staaten*. Du coup, il change de ton et salue. Les autres aussi nous saluent gravement, et à notre tour alors d'enlever nos chapeaux et de nous incliner aussi gracieusement que possible dans cette étroite voiture de course. Je sors mes passeports, et le chef en fait à haute voix la lecture à cette imposante assemblée. Les voilà devenus des plus aimables : « *N'avancez qu'avec une extrême prudence, lentement ; arrêtez-vous tous les cent mètres et, surtout, si la fusillade reprend, rabattez-vous sur nous à toute vitesse* ». A partir de là, nous sommes au milieu des patrouilles allemandes. Scrupuleusement nous suivons les conseils de l'officier : allure lente et oeil ouvert.

Cinq minutes plus loin, nous croisons des paysans en fuite vers Bruxelles. Ils disent qu'on se bat près de Malines et que nous y courons tout droit. Ils sont affolés, les pauvres, mais nous décidons de continuer. Bien entendu, nous n'avançons qu'à tâtons, toujours prêts à rebrousser chemin si décidément cela devient trop mauvais. Plusieurs fois, nous avons dû nous garer soit pour des détachements qui allaient prendre position derrière des retranchements préparés, soit pour des canons qu'on mettait en batterie. Et le danger était toujours de tomber mal à propos sur une centaine d'hommes, embusqués derrière une haie, le doigt tendu sur la gâchette de leur fusil. A Eppeghem, nous croisons une charrette pleine de paysans prisonniers emmenés par un peloton de cavalerie. L'officier de ce peloton était un nerveux bonhomme. Il marcha sur nous en brandissant un gros revolver qu'il portait, rattaché à sa selle par une longue courroie. C'est bien à contrecœur qu'il dut admettre la validité de nos passeports. Et tout en parlant et racontant comment on se battait plus loin, il nous balançait devant la figure son énorme pistolet. Je voulais faire un peu d'esprit, dans les limites de la lourde phrase allemande. « *Pointez ailleurs cette machine-là, je vous en prie, on ne sait jamais quand ça part et cela pourrait faire du mal* ». Mais il m'assura gravement qu'il avait la pleine maîtrise de son arme et, comme preuve, me la mit sous le nez. Ce me fut un soulagement de

m'éloigner de cet homme-là.

Les officiers allemands que nous rencontrons de loin en loin disaient que les Belges avançaient et qu'il y avait eu plusieurs rencontres. On s'attendait à une affaire sérieuse durant la nuit ou dans la matinée. A trois kilomètres environ en deçà de Malines, nous avons dépassé l'avant-poste allemand le plus avancé. Nous voici donc en rase campagne, entre les derniers Allemands et les premières maisons de Malines. Nous marchions bon train. On nous avait dit à Bruxelles que le drapeau britannique flottait sur la tour de la cathédrale. Nous étions désireux de le vérifier. Mais lorsque le clocher fut bien en vue, c'était un drapeau belge qui y flottait, et même il y flottait crânement. Par conséquent les Anglais n'étaient pas arrivés. Les maisons du faubourg situé de ce côté-ci du canal étaient hermétiquement closes. Au dire du seul homme rencontré, les Allemands avaient passé par là un quart d'heure auparavant et tiré sur la ville, mais ils avaient fui ensuite devant un parti de cavalerie belge, venu Dieu sait d'où, et pressé d'y retourner.

Le pont du canal était tourné ; il y avait quelques gendarmes sur l'autre rive, et sur la nôtre de pauvres gens dans leurs charrettes bien désireux de traverser. Mais le bourgmestre avait interdit le passage. D'une rive à l'autre, nous parvînmes à convaincre un gendarme, il s'en fut trouver le bourgmestre et revint avec les ordres

voulus. Nos passeports et l'ascendant que nous semblions avoir sur les autorités communales eurent tôt fait de nous rendre sympathiques à ces pauvres paysans pris de panique. Une fois dans Malines, notre premier soin fut d'aller remercier le bourgmestre en son hôtel de ville. Nous espérions en même temps obtenir des renseignements sur la situation, mais il n'y eut pas grand'chose à tirer de lui. Il n'en revenait pas de ce que nous n'ayons été tués ni par les Allemands, ni par les patrouilles belges.

Un peu au delà de Malines, nous tombons sur le premier avant-poste belge, et voici comment : à une cinquantaine de mètres de nous, des soldats bondissent tout à coup sur la route en brandissant des fusils, des sabres, des lances, tout un arsenal d'armes dangereuses. Blount bloque les freins ; moi, j'agite les passeports et je m'apprêtais à défiler la litanie de mes explications, quand je remarque sur toutes les figures des expressions réjouies et chez chacun le désir d'attirer notre attention sur lui. Je parvins à comprendre qu'ils venaient d'avoir une petite escarmouche avec les Allemands et c'étaient les trophées de combat qu'ils nous faisaient voir. Chacun voulait montrer son butin et en raconter l'histoire. Un de ces jeunes gens tenait à bout de bras une paire de bottes enlevées à un Allemand qu'il avait tué. Quel curieux mélange de vanité enfantine et de joie aussi sauvage que celle d'un habitant des îles Fidji

qui rapporte une tête coupée. Pour leur faire plaisir, nous admirions tout. Eux firent un examen très sommaire de nos papiers ; enfin nous donnons des poignées de mains à la ronde et le départ se fait au milieu des applaudissements.

A partir de là, on nous marqua de la sympathie, et nous avançons sans difficultés, sauf à nous arrêter tous les kilomètres. Peu après les premiers avant-postes, nous avons croisé d'importants détachements belges qui marchaient vers Malines. Les hommes paraissaient courageux et résolus. Plusieurs fois ils acclamèrent chaudement le drapeau américain.

Cette sortie des troupes belges faisait partie d'un mouvement combiné. Elles devaient atteindre Bruxelles, tandis que les armées allemandes seraient engagées à Mons et à Charleroi.

Le gros de l'armée belge et de nombreux gardes civiques sortaient de l'enceinte des forts d'Anvers, avec leurs convois de munitions, d'ambulances et de mitrailleuses tirées par des chiens. Ces braves petits soldats marchaient péniblement mais, à notre passage, ils tournaient la tête pour nous saluer gentiment.

A deux kilomètres environ de l'enceinte fortifiée d'Anvers, les routes ont été minées et de petits drapeaux rouges piqués entre les pavés avertissent les passants du danger. Nous n'avancions que très prudemment aux endroits marqués. Ce travail de mine n'a pas pu être fait

avec beaucoup de soin et, par précaution, les lourds chariots ne passent pas. Je respirai plus à l'aise une fois sorti de cette zone.

Nous allons à l'hôtel Saint-Antoine pour y retenir des chambres. Le propriétaire était terriblement soupçonneux à notre sujet, et nous eûmes grand'peine à le convaincre qu'il n'y avait pas lieu de l'être. Il savait que nous n'arrivions pas de Bruxelles, parce que c'était une impossibilité. Que nos papiers fussent en règle, peu importe ! Les espions allemands savent tous se faire des papiers en règle. Mais, par bonheur, tout le corps diplomatique habitait l'hôtel ; qu'on aille donc chercher quelqu'un pour nous identifier. Webber, de la légation d'Angleterre, descendit mais, à notre vue, il resta figé sur place comme s'il apercevait des revenants. Une fois calmé, il tranquillisa le propriétaire sur nos intentions. On nous donne des chambres ; nous y déposons nos affaires et partons aussitôt pour le consulat général. Il était alors six heures et demie et le consul et le vice-consul étaient partis. Malgré un concierge trop bien stylé, qui refusa de nous indiquer leurs demeures, je pus leur faire donner rendez-vous pour après le dîner.

Je rentre à l'hôtel. Après un bout de toilette, nous sortons de nos chambres et, dès l'escalier, nous tombons sur tous nos chers amis ; sir Francis Villiers, le premier que je vois, m'invite à dîner. Lui, le prince Koudacheff, ministre de Russie, des

collègues et d'autres encore, veulent avoir des nouvelles. Je me réfugie chez sir Francis où, jusqu'à l'heure du dîner, j'ai vu le plus de monde possible. Le baron van der Elst, secrétaire général au ministère des Affaires étrangères, et M. Carton de Wiart, ministre de la Justice, oublieux de tout protocole, accourent aux nouvelles.

A huit heures, on se met à table. Je n'avalais pas deux bouchées de suite sans être interrompu. Pendant le potage, arrive le général Jungbluth, chef de la maison militaire du Roi, pour me poser de nombreuses questions de la part de la Reine. Au fur et à mesure des arrivées, les chaises se resserraient autour de la table. Petit à petit, toute la salle s'emplit. Vers la fin du dîner arrivèrent même des ministres d'État. Le président du Conseil me fit demander de le retrouver au Conseil des ministres pour rassurer ceux-ci sur le sort de leurs familles et leur donner les nouvelles que je croirais pouvoir communiquer. Mais mon travail – c'est-à-dire l'envoi des télégrammes – devait passer avant tout. Aussi me suis-je défilé ; je retrouve Sherman, le vice-consul, qui m'attend dans le hall, et nous partons pour le consulat général.

J'avais à faire connaître au département tout ce qui s'était passé depuis la suspension des communications. Mis par écrit, cela faisait déjà un gros paquet de câblogrammes ; Sherman le porta au bureau de télégraphe vers onze heures et demie. Alors, je retournai au Grand Hôtel où

siégeait le conseil de cabinet.

Je passai là une heure et demie émouvante. Tout ce que je pouvais leur communiquer les intéressait extrêmement. Bien que je ne fusse lié par aucune promesse de silence, il y avait des détails sur la situation que je me sentais tenu de taire, mais je leur dis tout ce qu'il était permis de dire sans que les Allemands pussent jamais me faire le reproche d'en avoir parlé. Sur leurs familles et leurs amis je leur racontai ce que je savais. Ils me posaient des questions auxquelles je répondais de mon mieux. « *Comment les Allemands se sont-ils comportés à Bruxelles ?* » Ma réponse fut assez rassurante. « *Le palais du Roi a-t-il été respecté ? Le drapeau belge flotte-t-il toujours sur l'hôtel de ville ?* » On les sentait fiers de leur ville à un degré émouvant et, quand je leur eus dit qu'elle n'était pas abîmée jusqu'à présent, il leur semblait entendre de bonnes nouvelles d'un ami qu'ils auraient cru mort. A mon tour alors de me renseigner sur le monde extérieur. Ils recevaient leurs informations soit indirectement de Hollande, soit surtout par les rapports militaires. Jamais je n'avais été mieux informé.

Vers minuit et, demi, j'insistai pour me retirer. Je crois avoir bien fait, car ils ne se décidaient pas à lever la séance. Leur journée, cependant, avait été surabondamment remplie.

Grâce à van der Elst, que je reconduisais à l'hôtel, je pus garer mon auto à la gendarmerie qui

était à côté. Et puis, au lit !

Blount et moi, nous habitons une grande chambre au troisième étage. A peine étions-nous sous nos couvertures et sur le point de nous endormir, qu'il y eut une explosion comme jamais je n'en avais entendu. Nous faisons un bond dans notre lit et nous écoutons. Mais, au fond, pourquoi s'inquiéter ? Les forts sont à plus de six kilomètres de la ville. S'ils tirent, cela ne pourra jamais que troubler notre sommeil. Il y eut huit explosions successives, puis le silence, puis un vif *purr* comme serait le crépitement lointain d'une mitrailleuse. Le bruit cessa tout à fait, et alors le carillon de la cathédrale, le plus joli carillon que je connaisse, sonna une heure.

Les Allemands auront probablement tenté un coup de surprise et se seront retirés en trouvant les forts vigilants. Nous n'étions pas sortis du lit.

Blount me réveilla au matin, en me disant que nous devrions être déjà au travail. Mais, une fois habillés, nous nous apercevons qu'il n'est que sept heures moins un quart. Tant pis, allons déjeuner.

En bas, tout le monde était fort agité, Il nous fallut du temps pour tirer au clair ce qui s'était passé. Les explosions que nous avons cru lointaines provenaient de bombes jetées par un zeppelin qui avait survolé la ville en répandant la mort et les ruines sur son passage. La première bombe était tombée à moins de deux cents mètres de l'hôtel. Je comprends que nous ayons été

secoués dans nos lits. Elle a démoli une maison de quatre étages, située au coin d'une petite rue qui fait angle avec celle de l'hôtel. En explosant, la bombe n'a pas seulement fait un trou dans la maison voisine, mais ses éclats ont été projetés à plus de cent mètres. Toutes les vitres, dans ce rayon, ont été brisées en petits morceaux et les façades des maisons avoisinantes sont criblées de trous de toutes dimensions. La rue était barrée de débris. De là, nous avons été aux autres points sinistrés. Nous avons su plus tard que dix personnes avaient été tuées sur le coup, que plusieurs blessés étaient déjà morts, et qu'il en succomberait d'autres. Certaines maisons ont été complètement détruites et beaucoup devront être démolies. Les officiers sont stupéfaits de la force de ces explosions. La dernière bombe est tombée sur la place du Poids Public. Elle a fait dans les pavés une excavation d'un mètre et demi de profondeur sur sept ou huit de large. Toutes les vitres de la place sont pulvérisées et les maisons criblées de trous ; les habitants ont dû les évacuer de peur qu'elles ne s'effondrent. La maison du ministre de Hollande, située près de l'endroit où est tombée une bombe de plus petit calibre, a été légèrement endommagée. Mais les carreaux, les poteries, la porcelaine, les glaces sont en miettes et le ministre est quelque peu ému. Non loin de là habite Faura, le premier secrétaire espagnol. Sa femme, qui se mourait de peur des zeppelins, avait

réussi la veille seulement à partir pour l'Angleterre avec ses nombreux enfants. Une autre bombe était tombée près de chez le consul général et le vice-consul. Ils n'avaient guère aimé cela. A notre hôtel aussi, un des côtés n'avait plus de fenêtres fermées.

Le zeppelin avait survolé la ville à moins de deux cents mètres de hauteur. Le moteur avait été arrêté et les phares éteints, ce qui permit au monstre d'arriver inaperçu ! On voudrait pouvoir dire franchement ce que l'on pense de cette sale besogne. Ce que nous avons pris pour le crépitement d'une mitrailleuse, après la dernière explosion, était la remise en marche du moteur, une fois l'appareil arrivé hors de portée des canons de la défense. On avait commencé à prendre des dispositions contre des incursions de ce genre, mais elles n'étaient pas terminées. Un ou deux jours plus tard, l'accueil eût été chaud. Le zeppelin avait suivi une ligne passant par le grand quartier général, le palais où habitaient la Reine et ses enfants, l'hôpital militaire de Sainte-Elisabeth, plein de blessés, la Bourse et quelques autres bâtiments. Il y a tout lieu de croire que le palais a été visé. Il a du reste été manqué de fort peu, car un éclat de bombe, trouvé sur le toit, m'a été montré dans la journée par Inglebleek, le secrétaire du Roi. La salle du Conseil des ministres, que nous avons quittée une demi-heure avant la première explosion, est maintenant dans

un bel état. Nous en sommes sortis au bon moment. C'était une belle salle spacieuse. Elle avait une sorte de coupole vitrée juste au-dessus de la table autour de laquelle nous étions assis. La coupole est tombée avec un fracas effroyable et le plancher était jonché d'une poudre de verre. S'il m'arrive encore d'être assis sous une coupole de verre à Anvers, j'aurai soin de placer un guetteur pour les zeppelins.

Si le but de cette performance nocturne a été de terroriser la population, c'est un fiasco. Au lieu d'être consternée de peur, c'est la colère qui l'anime. Ils sont tous furieux à l'idée qu'on ait pu attenter à la vie du Roi et de la Reine. Dieu sait quand le dirigeable reviendra, mais, cette fois, je crois qu'il sera bien reçu.

Dans la matinée, j'ai été au ministère des Affaires étrangères ; il est installé maintenant dans un beau bâtiment de l'administration municipale. Le ministre m'a fait entrer dans son cabinet et il a réuni tout son monde pour que je pusse donner à chacun des nouvelles de sa famille et de ses amis. J'ai inscrit des noms et des adresses de gens de Bruxelles à qui je devais aller dire que leurs parents d'Anvers étaient sains et saufs. Je ne fais que cela d'ailleurs depuis l'instant où j'ai mis le pied dans l'hôtel, la veille au soir, et je suis revenu à Bruxelles, les poches bourrées de ces peu dangereux messages. Il s'agit maintenant de les délivrer.

A l'hôtel, tous nos amis voulaient nous avoir à dîner. Ils étaient, certes contents de voir quelqu'un qui arrivait de là-bas, mais le côté aventureux de l'expédition les intéressait beaucoup. Quelques-uns mettaient même une insistance un peu gênante à nous tirer par la manche. On regardait notre expédition comme un exploit, et l'on en faisait tant de tam-tam que je m'attendais à recevoir une médaille de Carnegie avant mon départ. Cette admiration paraît extraordinaire venant d'officiers qui avaient couru les plus réels dangers durant ces dernières semaines et qui, tous les jours jusqu'à la fin de la guerre, allaient risquer de se faire tuer. Mais ce qu'ils font leur paraît tout à fait normal. Drôles de gens !

Au palais, où j'allai m'inscrire au livre du Roi, j'ai rencontré d'abord le général Jungbluth ; puis la Reine a descendu l'escalier et m'a adressé quelques paroles. Elle est vraiment une femme héroïque, qui mériterait un sort plus heureux. Inglebleek est venu me dire que la Reine désirait que je visse l'effet des bombes de la nuit dernière. Il fallait pour cela entrer dans les maisons et voir tous les horribles détails. Je n'y tenais guère, mais comment refuser ?

Aussi nous partons. Place du Poids Public, j'ai vu des maisons partiellement détruites par des bombes relativement petites. On ne touche à rien en attendant que la police ait fait son rapport. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu au premier étage.

Un malheureux sergent de ville et sa femme ont été littéralement déchiquetés et des morceaux de chair sont restés collés aux murs et au plafond. Il y avait du sang partout. D'autres détails sont trop horribles pour être écrits. Je n'ai pas voulu en voir davantage malgré l'insistance de Inglebleek, et je n'avais vu là qu'une seule maison parmi toutes celles où des hommes et des femmes paisibles ont trouvé une mort atroce dans leur sommeil.

Quel peut avoir été l'intérêt des Allemands? Je comprendrais que des bombes fussent jetées près des fortifications, mais ceci ne peut s'expliquer autrement que par le désir de terroriser la population au point qu'elle exige du Gouvernement la reddition de la ville et des forts. Or, l'état d'esprit dont j'ai pu me rendre compte hier pousse au contraire à la résistance opiniâtre plutôt qu'au risque de tomber au pouvoir d'un conquérant assez brutal pour assassiner des innocents dans leur lit.

Le premier ministre m'a dit que ses quatre fils sont à l'armée et qu'il est prêt à sacrifier leur vie et la sienne s'il le faut, mais qu'il n'entre pas dans son esprit – et il frappe du poing sur la table et ses yeux brillent – d'admettre un instant la possibilité de s'incliner devant l'Allemagne. C'est là le sentiment général, et ce n'est pas de l'emphase, car la guerre est déjà assez longue et leur inflige des coups assez durs pour qu'ils ne se laissent pas prendre au prestige des grands mots. C'est de

sang-froid qu'ils ont décidé de continuer la lutte jusqu'à épuisement de leurs dernières énergies. Peut-être ne restera-t-il plus pierre sur pierre en Belgique lorsque les Allemands y auront passé, mais si ce peuple maintient son patriotisme au diapason actuel, il restera libre, dût-il ne plus posséder que des ruines.

Aux Affaires étrangères on m'a lu différents rapports de la Commission chargée d'enquêter sur les atrocités allemandes (**Note**). Ce travail est fait avec calme et bon sens et dans un désir sincère de trouver la vérité, qu'elle soit favorable ou non. J'admire l'esprit de justice qui ne les abandonne pas au milieu des horreurs de la guerre. Si un millième seulement des accusations portées contre les Allemands est vrai ... !

Le reste de l'après-midi a été consacré à voir des gens désireux de demander des nouvelles ou de me donner des messages pour Bruxelles. J'ai dû dire à l'hôtel que je me tiendrais à la disposition de ces personnes de quatre à sept heures, mais qu'en dehors de ces heures-là je désirais être libre de m'occuper de mes affaires personnelles. Il est venu des diplomates, des ministres à portefeuille, des ministres d'État, des officiers, des fonctionnaires. J'inscrivais sur des cartes les noms et les adresses des destinataires. Ces messages ont été remis aujourd'hui après avoir été soumis d'abord aux autorités militaires allemandes. Quelques-uns l'ont été par écrit, d'autres

verbalement et, s'ils ont apporté une fraction seulement des consolations que j'espère, le total des angoisses de cette ville aura été sensiblement diminué.

Le colonel Fairholme a accompagné le Roi au front ce matin de bonne heure et il était avec lui pendant la bataille de Malines. Il croyait que nous devions revenir ce jour-là, comme il avait été convenu. Aussi, vers midi, téléphona-t-il à sir Francis de ne me laisser partir en aucun cas parce que la ville était bombardée par la lourde artillerie, que la circulation était absolument suspendue et que d'ailleurs tout le parcours était devenu très dangereux. J'avais donc bien fait de rester. Le colonel n'était pas encore rentré hier lorsque nous avons quitté Anvers. Il a téléphoné encore une fois durant la matinée pour nous déconseiller de partir. On est reconnaissant à un ami qui, dans de telles circonstances, trouve le temps de vous mettre en garde contre le danger.

Il est arrivé de mauvaises nouvelles de France et tout le monde est consterné.

Pour diminuer autant que possible les chances des zeppelins, les autorités ont ordonné l'extinction des lumières dans les rues à huit heures. A partir de ce moment-là il faisait trop obscur pour songer à s'aventurer dehors. L'horloge de la cathédrale a été arrêtée et, pour la première fois de mémoire d'homme, le carillon n'égrène plus ses notes sur la ville. Anvers est devenue une cité morte. Des

canons ont été placés dans les rues contre les zeppelins. Cette mesure et surtout les projecteurs des forts eurent pour résultat de faire rester l'ennemi chez lui.

Hier, à mon réveil, voyant que l'horloge de la cathédrale marquait dix heures moins vingt, je fis ma toilette en hâte et descendis l'escalier quatre à quatre. Je m'aperçus alors qu'il n'était que six heures et demie. J'avais oublié que l'horloge ne marchait plus. Autant valait rester levé, puisqu'il y avait beaucoup à faire. Je trouvai tout un lot de télégrammes au consulat, puis un domestique du palais vint me dire que le secrétaire du Roi me cherchait. Je cours au palais, il n'y est plus, mais nous nous retrouvons à l'hôtel et causons une demi-heure.

Sur ces entrefaites, le ministre des Affaires étrangères me fait demander. J'y vais. Puis c'est du consulat que l'on m'envoie dire qu'il faut répondre à de nouveaux télégrammes. D'autres personnes encore veulent me voir. Enfin arrive l'heure du déjeuner, puis celle du départ, Bon voyage ! On nous le souhaite comme si nous partions pour le ciel, sauf qu'on nous demande de revenir.

Le bruit de la canonnade nous avertit d'éviter la route de Malines. Nous décidons de contourner la zone de la bataille et d'entrer à Bruxelles par l'Ouest.

Nous avons traversé l'Escaut sur un affreux bateau

qui paraissait devoir s'engloutir sous le poids des camions automobiles chargés de munitions. Notre voiture étant moins lourde, nous avons pris la tête, sitôt débarqués, et trois quarts d'heure plus tard, nous étions sortis des lignes belges. Van der Elst nous avait donné un laissez-passer imposant qui nous évita toutes sortes de difficultés, mais il était si imposant qu'à chaque barricade tous les hommes du poste voulaient le prendre en main et le lire.

Jusqu'aux avant-postes belges, il n'y eut qu'un moment un peu désagréable, celui de la traversée des villages dont la route était minée en prévision de l'avance allemande. S'il n'est déjà pas aisé de se frayer un chemin quand on est seul, pensez ce que cela devient quand on est en nombre. Et surtout quand on sait qu'un homme est là, sur la colline, qui attend votre arrivée à un point donné, le doigt sur un commutateur, qui peut vous envoyer en petits morceaux dans l'autre monde.

Nous traversons Saint-Nicolas, Hamme, Termonde et Assche, et entrons dans Bruxelles par l'Ouest ; tout cela sans autres ennuis que d'avoir parfois une baïonnette ou un revolver sous le nez. Mais ce ne sont là qu'incidents habituels monotones à raconter.

Nous avons passé près d'Eppeghem et de Vilvorde où l'on s'est battu pendant deux jours. Lorsqu'on eut appris à Anvers la défaite franco-anglaise de Mons et de Charleroi, ordre avait été

donné aux troupes belges d'abandonner les villages. Les Allemands y ont mis le feu et l'incendie faisait rage au moment de notre passage. C'étaient de curieux petits villages, ... deux jours auparavant, et nous les avons admirés malgré des préoccupations vives et assez étrangères à l'architecture. Aujourd'hui, ces villages n'existent plus.

A cinq heures, l'auto s'arrêtait devant la légation. Tout le monde se précipite et nous fait l'accueil du fils prodigue. Ne nous voyant pas revenir hier, ils s'étaient figuré les pires malheurs, et je crois que notre réception d'aujourd'hui n'eût pas été aussi chaude si les imaginations n'avaient pas eu vingt-quatre heures pour se monter.

Pendant mon absence, il s'est fait de grands changements dans la situation. Le général Jarotzky a été remplacé par le général von Lüttwitz. Des canons ont été placés en divers points stratégiques qui commandent la ville ; les Allemands sont prêts à tout. Avant-hier, un pauvre homme mal inspiré, mais s'imaginant sans doute faire un acte patriotique, a coupé les fils téléphoniques qui reliaient entre eux divers bureaux allemands. Les autorités militaires ont fait savoir que la récidive entraînerait la destruction complète du quartier de la ville où l'acte serait commis.

Parlant de von Jarotzky, quelques officiers nous ont dit qu'il était essentiellement un homme

de guerre et n'était pas à sa place à un poste qui demande du doigté administratif. Le nouveau général, au contraire, conviendra admirablement à ce genre de travail et inaugurerà une véritable administration allemande ; des fonctionnaires vont venir de Berlin, si bien qu'à Bruxelles l'on pourra se croire dans une ville allemande.

Les premiers trains marchent aujourd'hui vers Liège et l'Allemagne. Peut-être aurons-nous des journaux.

Nous avons appris des choses horribles sur Tamines (**Note**). J'ai eu une longue conversation avec un homme de l'endroit dont la bonne foi n'est pas douteuse. Son histoire donne froid dans le dos. Dans la soirée du 21, les Allemands entrèrent dans la ville après une échauffourée sérieuse avec des troupes françaises. Rendus furieux par la résistance, ils tournèrent leur colère contre la population civile. Des habitants furent fusillés, beaucoup furent arrêtés, d'autres se sauvèrent dans la campagne. Les maisons furent pillées et brûlées. L'orgie se prolongea toute la nuit et tout le jour suivant. Le soir du 22, plus de quatre cents hommes furent alignés près de l'église pour être fusillés. Ce fut d'abord par un peloton dont les hommes tiraient au petit bonheur, et comme ce système était trop lent, on apporta un canon à tir rapide que l'on manoeuvra sur la foule. Naturellement beaucoup de ces malheureux ne furent pas tués sur le coup ; ils restaient par terre,

gémissant parmi les morts. Parfois les Allemands en achevaient un à coups de baïonnette, tandis que d'autres mettaient fin eux-mêmes à leurs souffrances en se laissant rouler dans la rivière toute proche. Plus de six cents personnes ont été tuées ainsi, mais il est difficile de connaître le nombre exact. Après la fusillade, d'autres civils furent amenés pour enterrer les morts, ce qui donna lieu à des scènes aussi poignantes que la fusillade elle-même, car il est arrivé que certains ont dû enterrer leur père et leur frère. Celui de qui je tiens ces détails m'a raconté qu'au moment de jeter un homme dans la fosse, on s'aperçut qu'il vivait encore. Le médecin allemand l'examina sommairement, puis ordonna de l'enterrer avec les autres. L'homme ramassa assez de forces pour joindre les mains en un geste de supplication, mais le médecin haussa les épaules et réitéra son ordre. Il y eut des incidents horribles. L'homme qui me les raconte en est encore comme frappé de stupeur. Il m'a parlé calmement, avec des mots tout simples ; c'est encore plus poignant que s'il avait cherché à produire un effet.

Davis est rentré hier de sa tournée au front et il en rapporte une aventure qui fera très bien quand il la mettra par écrit mais qui, sur le moment, a été peu agréable. Il était parti à la suite de l'armée allemande, dans l'espoir d'arriver à reconnaître la position des forces anglaises. Mais, à la sortie de Hal, un jeune officier allemand s'avisa de lui

trouver l'air suspect et décida de faire fusiller cet espion anglais. Il fut donc arrêté, enfermé et mis sous les verrous. Lorsque plus tard il comparut devant le tribunal militaire, un des officiers était d'avis de le faire fusiller sans passer par toutes les formalités de procédure. Cependant son cas, examiné à onze heures du matin, n'était pas encore jugé à minuit. On lui avait seulement donné à entendre qu'il avait peu de chances d'échapper au sort des espions. Il se défendit du mieux qu'il put, et non sans succès, paraît-il, puisqu'à trois heures du matin il était mis en liberté ; mais on lui recommandait de suivre la route de Bruxelles sans s'en écarter d'une ligne s'il ne voulait pas être fusillé, puis de se présenter aux autorités allemandes dès son arrivée à Bruxelles. Les circonstances l'avaient disposé à se conformer scrupuleusement à toutes prescriptions. Il arriva à pied et au plus vite, je vous le promets, et se présenta à la légation hier matin harassé de fatigue, blessé par la marche et ayant l'air d'un vanu-pieds. Il raconta son épopée à tout un cercle d'admirateurs. Alors le ministre (**Note** : Brand Whitlock) le mena chez le général à qui il voulait faire savoir que Richard Harding Davis n'était pas un espion anglais, mais bien un écrivain, le plus grand peut-être qui ait jamais vécu, sans excepter même Shakespeare ou Milton. Le général connaissait, paraît-il, la valeur littéraire de Davis, même il avait lu quelque-une de ses nouvelles. Il ne

serait donc pas fusillé, mais mieux valait pour lui ne plus chercher à suivre les opérations, et, jusqu'à nouvel ordre, il était prié de ne plus s'éloigner. Aujourd'hui, Davis a vu plusieurs fois le général pour tâcher d'obtenir son permis de quitter le pays. Il n'y réussit pas d'ailleurs. Aussi, est-il un peu désesparé. Lui, qui a suivi six campagnes, n'en a pas encore vu d'aussi épouvantable que celle-ci. Qu'il parvienne seulement à sortir de Belgique, et ce ne sera pas de sitôt qu'il franchira de nouveau le seuil du général von Lüttwitz.

Grande a été ma surprise d'apprendre que Hanz von Herwarth, ancien attaché militaire à Washington, et que j'ai très bien connu, était aujourd'hui adjudant-major du nouveau gouverneur. Je tâcherai de le voir demain. Il sera plus agréable de traiter les affaires avec lui qu'avec n'importe quel autre officier qui eût pu être envoyé à sa place.

Le baron Capelle est venu cet après-midi me dire que les Allemands amenaient ici des prêtres sur des charrettes à bestiaux dans l'intention de les garder comme otages. L'un d'eux l'avait appelé au passage pour lui demander de nous faire savoir que Monseigneur de Becker, aumônier du Collège américain de Louvain, était parmi les prisonniers. C'est le vieillard que j'étais allé voir à Louvain dix jours auparavant et à qui j'avais dit, en riant de ses craintes, qu'il était absolument en sûreté.

Bien que le ministre fût absent à ce moment-

là, je me mis immédiatement à la recherche du monseigneur. Il était introuvable. En retournant à la légation, j'y vis le ministre et Villalobar et leur fis part de ce qui était arrivé. La population commence à s'agiter beaucoup à cause des traitements infligés aux prêtres et nous pouvons craindre des troubles. Aussi, les deux ministres se sont-ils rendus au siège du gouvernement allemand, les anciens bureaux des Affaires étrangères, et ils n'en sont partis qu'après

avoir obtenu la mise en liberté de tous les otages. Ces procédés abominables sont presque toujours le fait d'officiers subalternes et les chefs tâchent généralement de réparer les actes de leurs subordonnés. Toute la journée j'ai entendu des histoires de souffrances, de meurtres et de pillage. Non seulement nous sommes coupés de toute communication avec le reste de l'univers, mais déjà nous sommes privés de bien des éléments du confort habituel. Nous n'avons ni journaux, ni tramways, ni taxis, ni téléphone ; il n'y a pas moyen de se procurer du lait et dans un jour ou deux nous manquerons de beurre et d'oeufs. C'est alors que nous vivons véritablement comme des assiégés !

Les nouvelles de Louvain (**Note**) sont mauvaises : il y a eu des bagarres, hier ou avant-hier, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Sauf sur la bagarre, d'ailleurs, les détails des rapports ne concordent pas. Les Allemands prétendent que le fils du bourgmestre a tiré sur deux officiers d'état-major qui, vers le soir, causaient devant l'hôtel de ville. Cette histoire cloche au moins par un côté, c'est que le bourgmestre n'a pas de fils. D'après certains Belges, deux détachements d'Allemands, également saouls, se sont rencontrés dans la nuit, et, s'étant pris pour des Français, tirèrent les uns sur les autres. Enfin, il y en a — et des gens de bonne foi — qui vont jusqu'à dire, avec preuves à l'appui, que toute l'affaire a été préparée et

exécutée de sang-froid par les Allemands. Quelle qu'ait été la cause, le résultat est tragique. Les Allemands mirent le feu à la ville et tuèrent à coups de fusil, dans les rues, les habitants qui cherchaient à se sauver. Aujourd'hui, les Allemands reconnaissent eux-mêmes que la ville est anéantie. La cathédrale, la bibliothèque, l'université et d'autres monuments publics ont été ou complètement détruits ou très endommagés. Il y a des tués par centaines et les autres sont chassés de la ville. Ils arrivent à Bruxelles par milliers. Ce soir, la femme du ministre des Beaux-Arts nous a dit que sa mère, âgée de quatre-vingt-quatre ans, avait été chassée de sa maison à la pointe des baïonnettes et forcée de marcher avec la foule des réfugiés jusqu'à Tervueren — une distance d'une vingtaine de kilomètres — avant de trouver un tramway qui l'amena jusqu'à sa fille. Deux vieux prêtres se présentèrent plus morts que vifs à la légation de ... après avoir été contraints de marcher pendant plusieurs heures à la tête des troupes allemandes pour leur servir en quelque sorte d'écran protecteur. L'un d'eux en est tombé malade et est à la mort.

Notes de Bernard GOORDEN.

Vous trouverez la version originelle anglophone, pour cette date du 27 août 1914, extraite de ***A journal from our Legation in Belgium*** (1917), notamment au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140827%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Recoupez ces informations par celles d'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : *Adolphe MAX*. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Découvrez aussi l'article de synthèse de Roberto J. **Payró**, en l'occurrence la version française de « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica** (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :*

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Pour la résistance des forts de **Liège**, lisez ce qu'en dit Francisco **Orozco Muñoz**, volontaire (mexicain) de la Croix-Rouge belge à Liège, dans **La Belgique violée** (éphémérides de l'invasion) des datés 22-24 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140822-19140824%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

pour le daté 25 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140825%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

pour les datés 26-27 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140826-19140827%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

Ainsi que ce qu'en dit Roberto J. **Payró**, notamment dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » in **La Nación**, en dates des :

Ainsi que ce qu'en dit Roberto J. **Payró**, notamment dans « *La Guerra vista desde*

*Bruselas ; diario de un incomunicado » in **La Nación** :*

23 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140823%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140823%20PAYRO%20DINANT%20FR%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140823%20PAYRO%20MASSACRES%20DINANT%20JPEG.zip>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20DINANT%20FR%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA.pdf>

25 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140825%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140825%20PAYRO%20DINANT%20FR%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140825%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>

26 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140826%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140826%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140826%20PAYRO%20DINANT%20FR%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA.pdf>

27 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140827%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140827%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140827%20PAYRO%20>

[DINANT%20FR%20DOS%20REPRESENTANTES%20ARGENTINOS%20MUERTOS%20EN%20LA%20GUERRA.pdf](https://www.idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf)

<https://www.idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>

Lisez aussi Paul **CROKAERT**, *L'immortelle mêlée. Essai sur l'épopée militaire belge de 1914* (Paris, Perrin et Cie ; 1919, 327 pages) :

V. Les sorties, le siège et la mort d'Anvers.*

I. La fermeture de l'Escaut (pages 197-200)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%201.pdf>

II. Anvers fétiche (pages 201-206)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%202.pdf>

III. Les défauts d'une cuirasse (pages 207-218)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%203.pdf>

IV. L'épine au talon du colosse (pages 219-227)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%204.pdf>

V. La diversion de Termonde (pages 228-230)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%205.pdf>

VI. La fière bataille des Quatre jours (pages 231-238)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20OIMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%206.pdf>

Roberto J. **Payró** ; "*Habla un resucitado (La Matanza de **Tamines**)*", in **La Nación** ; 07/04/1919. Traduction française : "*Le Ressuscité de **Tamines***" in **Le Flambeau** (Revue belge des questions politiques et littéraires) ; Bruxelles ; Tome 1^{er}, N°6, 2^{ème} année, juin 1919, pages 615-641 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140822%20PAYRO%20RESSUSCITE%20TAMINES.pdf>

Vous trouverez l'ouvrage de Fernand **MAYENCE**, **La légende des Francs-tireurs de Louvain. Réponse au mémoire de M. le professeur Meurer de l'Université de Würzburg** (Louvain, Imprimerie communale ; 1928, 62 pages), au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/MAYENCE%20LEGENDE%20FRANCS-TIREURS%20LOUVAIN.pdf>

Ne manquez pas de lire l'article de Roberto J.

Payró (1867-1928), relatif aux massacres de **Louvain**

(Leuven), en l'occurrence « *La Destrucción de*

Lovaina (1-2) » ; in **La Nación** ; 17-18/03/1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140825-30%20PAYRO%20DESTRUCCION%20LOVAINA.zip>

Version française :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140825%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140826%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140827%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140829%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140831%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>

L'ouvrage de Ferdinand MAYENCE se réfère à

Link zu diesem Datensatz	http://d-nb.info/575103817
Titel	Loewen und der belgische Volkskrieg / Christian Meurer. In d. Auffassg von Ferdinand
Person(en)	Meurer, Christian (Verfasser)
Verlag	Tübingen : J. C. B. Mohr
Zeitliche Einordnung	Erscheinungsdatum: 1928
Umfang/Format	42 S. ; gr. 8
ISBN/Einband/Preis	1.80
Anmerkungen	Status nach VGG: vergriffen

Leipzig	Signatur: 1928 A 11749 Bereitstellung in Leipzig
---------	---

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez ce qu'en disent, à partir du **20** août 1914, Louis **GILLE**, Alphonse **OOMS** et Paul **DELANDSHEERE** dans *Cinquante mois*

d'occupation allemande (Volume 1 : 1914-1915).

Tous ces documents sont accessibles via

<https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Commission chargée d'enquêter sur les atrocités allemandes : le Professeur Ernest NYS (1851-1920) et le Professeur Félicien CATTIER (1869-1946), notamment, avaient été nommés membres de la commission d'enquête sur la violation du droit des gens en Belgique (***Moniteur belge*** du 8 août 1914). Cette page a été reproduite notamment dans :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>